

Pierre Cherchi

# Des Nouvelles du soleil





À Clo,  
À Michel et Sylvie,  
*Qui portent mon Soleil dans leur cœur.*

EXTRAIT



## Au lecteur

Il faut de tout pour faire un monde.

Il faut tous les genres pour faire un recueil de nouvelles.

Celles qui composent cet ouvrage touchent toutes à un genre différent. Elles ont pourtant un lien qui les uni comme le fil d'un patchwork : Leur résonance méridionale.

On trouvera dans certains dialogues des mots et des expressions tirés du patois provençal. Qu'on ne voit pas là le recours à un chauvinisme racoleur. Les anciens, mais aussi des plus jeunes, usent encore de ce parler dans notre région, et il m'a paru normal et justifié de le placer dans leur bouche.

Chaque langue régionale a ses originalités. Le parler provençal est singulier en ce qu'il simplifie à l'extrême les expressions ou les phrases. Par exemple le méridional ne dit pas : « je ne sais pas » mais plus simplement « je sais pas ». Il utilise certains mots avec le sens d'un autre. Exemple : « J'ai mis un nom à mon chien ». Enfin, comme dans chaque région, il utilise certains mots ou locutions purement issues du cru : « Ensuqué » pour « Assommé ».

Dès lors, il serait bon de lire ces histoires en ayant à l'esprit en fond sonore le chant des cigales et dans l'oreille l'accent méridional si cher à messieurs Raimu et Fernandel. Avec l'espoir que le lecteur appréciera.

Tout ce qui suit n'est que le pur produit de l'invention, avec pour seul dessein le divertissement du lecteur. Personne ne peut donc prétendre se retrouver dans tel personnage ou telle situation.

P.C.

## L'ange gardien

Le petit bistrot marseillais bruissait des mille expressions colorées que se renvoyaient les joueurs de belote ancrés autour des tables. Selon un rituel immuable, tous les après-midi les beloteurs, pour la plupart des retraités de la réparation navale, « le travail à bord », comme on disait jadis, se retrouvaient devant les 32 cartes qui les soudaient comme l'avait fait le métier quand ils étaient encore « ouvriers ».

– Belote, rebelote et 10 de der. Ça fait le compte.

Jeannot d'un geste large venait d'abattre ses cartes sur le tapis vert.

– Je crois que vous êtes cuits. Messieurs, la partie est finie.

– Vous êtes battus par plus forts que vous, rigola Pierrot, son partenaire dans cette confrontation. Son ventre respectable se trémoussait à l'idée des moqueries amicales et traditionnelles qu'il allait servir à ses adversaires malheureux toute la soirée. Dédé, le cousin de Jeannot, adversaire de circonstance, refusa cette analyse. Il était le plus jeune de la bande : 70 ans. On l'appelait « l'inquiet ». Ce surnom il l'avait

conquis en n'étant jamais d'accord sur rien. Politiciens, sportifs, gens de télévision ou stars du spectacle, ne trouvaient jamais aucune grâce à ses yeux. Pourtant son regard moqueur démentait régulièrement ses propos et ses amis savaient bien qu'il adoptait cette attitude à seule fin de provoquer les autres, ce qui le mettait en joie. Il contesta.

– Qué, plus forts. Vous avez eu de la chance, c'est tout.

– C'est ça, repris Jeannot. Dis tout de suite que c'est nos anges gardiens qui nous ont aidés. Mais le tien, où il était pendant ce temps ?

– Le sien, y devait pas être là, railla Norbert.

– Note que je le comprends, reprit Jeannot. Pour vivre toute la journée avec lui, même un ange gardien, ça doit le fatiguer. Il a dû aller faire un tour pour s'aérer un peu les méninges pendant la partie.

Les deux autres joueurs, Pierrot et Norbert, témoins de la joute oratoire, riaient en douce, sachant que l'arrivée de la tournée de pastis récemment commandée y mettrait fin immédiatement.

L'inquiet continuait à se défendre :

– Je sais pas où il est, mon ange gardien, mais ce que je sais, c'est que le tien il était pas là le jour de ta naissance. Il aurait pas accepté qu'on te mette aussi peu de cervelle dans une aussi grosse tête...

L'argument était fallacieux au moins sur un point : la tête de Jeannot était dans la norme et, en tout cas, pas plus volumineuse que celle de son cousin.

Le patron du bistrot arriva à point pour clore la discussion. Les quatre boissons jaunes dorées, presque fluorescentes, posées devant chacun, imposèrent le silence aux compères. Tous levèrent leur verre avec un bel ensemble.

– A la santé des perdants, dit Jeannot.

– Santé, répondit sobrement le chœur des buveurs en portant religieusement les verres à leurs lèvres.

Suivit un instant de silence solennel. En Provence, boire le pastis entre amis est un rituel qui demande de la concentration.

Enfin la discussion fut relancée.

– Dis, Jeannot, tu y crois toi à l'ange gardien ? demanda Norbert, le plus âgé des copains, un Corse pur-sang de 77 ans. (Maintenant tu peux plus lire Tintin. Tu as dépassé l'âge, lui avait dit un jour Dédé qui avait ses repaires littéraires).

– L'ange gardien ? Je sais pas trop. Ma mère m'en parlait souvent quand j'étais petit, mais je l'ai jamais vu. Remarque que ça prouve rien.

– Moi je sais bien que si y'en avait, je les aurais déjà vus, affirma Dédé.

– Qu'est-ce que tu verrais toi. Si Joséphine, l'ange gardien de la télé entrerait ici, tu serais capable de la confondre avec ta femme, rigola Jeannot.

– Ah risque pas ! Ma femme ! Tu parles d'un ange gardien, oui ! Elle peut même pas garder... le silence. Quand elle arrive, je l'entends d'abord et je la vois après...

Un bon gros rire collectif salua le sort fait au petit travers, connu de tous, de madame Dédé.

– Ça c'est vrai ! Ta femme, elle parles, confirma son cousin. Heureusement qu'on l'écoute pas...

– Et elle a toujours été comme ça ? S'apitoya Norbert.

– Et vouëï ! Même que je me suis toujours pensé que quand elle était petite, le docteur avait dû se

tromper : pour moi, il l'a vaccinée avec une aiguille de phonographe...

Les rires redoublèrent. Les quatre amis se sentaient heureux de cette belle complicité qui les liait.

– Et toi Pierrot, qu'est-ce que tu en penses ? demanda enfin Norbert.

Pierrot était considéré comme l'intellectuel du groupe parce qu'il était le seul à avoir obtenu le certificat d'études primaires. « Le grand », comme on l'appelait avant que la longueur de sa ceinture ne commence à se rapprocher dangereusement de sa hauteur, avait travaillé « à bord » une quarantaine d'années. Du haut de son mètre quatre vingt cinq, appuyé sur ses 115 kilos, il répondit :

– Moi, vous me connaissez. Je suis pas croyant. Pas plus aux religions qu'aux superstitions. Je ne crois donc pas qu'il existe des anges qui nous surveillent sans arrêt pour nous éviter des catastrophes. Ou alors, y en a qui font mal leur boulot.

– Ça c'est bien vrai, affirma Dédé.

– Pourtant...

Pierrot laissa sa phrase en suspens, les yeux levés comme pour trouver au plafond une réponse à une question importante.

– Pourtant quoi ? Interrogea Norbert exprimant l'attente des autres.

– Pourtant, quand j'étais jeune, il m'est arrivé une drôle d'histoire.

– Hé bè vas-y, raconte. On t'écoute.

Les trois amis se penchèrent un peu plus vers Pierrot, comme pour l'aider à se souvenir.

– Vouëï ! Une drôle d'histoire. C'était pendant l'été de 1951. À cette époque j'avais un peu plus de

15 ans. L'année d'avant j'avais réussi à mon certificat d'études. Alors mes parents, malgré leurs faibles moyens, avaient décidé de me faire apprendre un bon métier. J'aimais bricoler dans les postes de radio. Alors on m'avait inscrit dans une école spécialisée. C'était un peu cher, mais je travaillais bien, puisque plus tard j'ai eu mon CAP de « radio-technicien ».

– Tout ça, on le sait déjà. Mais qu'est-ce que ça a à voir avec les anges gardiens ? demanda Dédé.

– Et laisse-le s'expliquer. Tu vois pas que tu vas l'embrouiller là ? réprima Jeannot.

– Donc à 15 ans j'avais déjà de bonnes notions d'électricité. Pour aider mes parents, et aussi pour avoir un peu d'argent de poche, j'avais décidé de travailler pendant mes vacances. Grâce à mes connaissances toutes fraîches en électricité, un ami de mon père m'avait fait avoir une place de « selfiste à bord ». À l'époque, on pouvait travailler jeune. On n'était pas très regardant sur l'âge.

– C'est quoi selfiste ? demanda Norbert qui, chauffeur de cars avant de prendre sa retraite, était le seul à n'avoir jamais mis les pieds sur les quais.

– Hé bè ! Voilà. Quand les bateaux entrent dans les « formes » (Note : le dock) pour être réparés, leurs moteurs sont arrêtés pendant tout le temps des travaux. Ils ne produisent donc plus d'électricité. Ce courant leur est alors fourni par la chambre de commerce de Marseille qui les alimente à l'aide de câbles énormes, plus gros que mon bras. Comme ça leurs frigos, leur lumière et toutes leurs machines électriques continuent à fonctionner. Ces câbles partent d'une salle de contrôle bâtie sur le quai, et qui est sous la surveillance permanente d'un électricien

de la chambre de commerce. C'est lui qui coupe ou envoie le courant suivant les besoins. Mais tous ces câbles d'alimentation qui courent sur le sol, sont placés, déplacés, surveillés et réparés par un électricien dépendant, lui, de l'entreprise de réparation. C'est lui qu'on appelle le « selfiste ».

Après cette longue explication Pierrot avala une bonne lampée de son pastis.

– Si, comme nous, tu avais travaillé « à bord » au lieu de conduire des autobus, tu le saurais, jeta Dédé à Norbert. À quoi celui-ci répliqua, comme il fallait s'y attendre.

– Et toi, si tu avais réussi à ton permis poids lourds que tu as présenté trois fois, tu aurais pu conduire des cars, autobus toi-même...

Pour couper court à la discussion oiseuse qui s'amorçait, Jeannot demanda :

– Vous reprenez tous la même chose ?

Sur un acquiescement des trois compères, il fit un signe convenu au patron puis redonna d'un geste la parole à Pierrot.

– Ce travail de selfiste était assez imprévisible. On pouvait passer la journée à rien faire, comme on pouvait tirer des câbles de la terre vers le bateau ou l'inverse, ou réparer des coupures accidentelles durant nos huit heures de travail.

– Il était seul, le selfiste, pour faire tout ça ? demanda Norbert.

– Ça dépendait de l'importance du bateau. Mais il y avait toujours un chef d'équipe qui tournait d'un chantier à l'autre.

– Moi, dans tout ça, je vois toujours pas arriver l'ange gardien, soupira Dédé.

– Il doit boire un coup avec le tien qui est toujours pas revenu... répliqua Jeannot.

Pierrot négligea l'échange entre les cousins.

– Un matin qui avait été assez calme, j'étais assis sur une caisse, à l'ombre de la proue du bateau. Je lisais un illustré que j'avais trouvé sur le pont.

– C'était quoi comme bateau ? demanda Dédé sur un ton de connaisseur.

– Mais qu'est-ce que ça peut te foutre, explosa Jeannot ? Tu as l'intention d'embarquer ?

– J'ai le droit de m'informer, non ?

– Eh bè on te retrouvera les journaux de l'époque. Comme ça tu en profiteras pour apprendre à lire... Analphabète !

– Tè vé ! Pas plus fada-bête que toi, ô fondu.

Avant que Jeannot ne réponde, Pierrot avait repris sa narration.

– J'étais donc plongé dans ma lecture. Tout d'un coup j'ai senti une présence à côté de moi.

– Un ange gardien ? demanda Dédé en rigolant. Personne ne lui répondit.

– C'était un chien. Un gros chien au poil ras et blanc. Je l'avais pas entendu arriver. Il s'était assis devant moi et me regardait tranquillement. Le plus étonnant, c'était la couleur de ses yeux. Ils étaient bleus très clairs. Limpides, je cherchais le mot. J'en avais jamais vu des comme ça. En plus, j'avais l'impression qu'il me souriait. C'était très curieux, presque... gênant.

– J'ai déjà vu des chiens aux yeux bleus. C'est des chiens de traîneaux, dit Norbert.

– Vouaï ! On appelle ça des whisky, précisa Dédé sans soulever de contradiction.

– Maintenant je le sais, mais à l'époque j'en avais jamais vu. Ça me faisait tout drôle. Je sentais que son regard me transperçait. Il m'a tendu la patte comme pour me dire bonjour. Je la lui ai serrée, puis je l'ai caressé. Alors il s'est allongé près de moi, sur un rouleau de cordes et il s'est endormi.

– Il a dormi longtemps ? demanda Dédé qui aimait autant les précisions que les chiens.

– Jusqu'à midi. Il s'est réveillé quand j'ai sorti ma gamelle. Ma mère m'avait fait un ragoût de mouton. On l'a partagé. Enfin, si on veut... Il a mangé le mouton et moi les haricots... Il avait faim, le pôvre.

Le patron apportait la nouvelle tournée de pastis. Tous trempèrent les lèvres dans leur verre puis, très intéressés, se penchèrent à nouveau vers Pierrot.

– On a passé toute la journée ensemble. Quand je faisais une tournée d'inspection il me suivait jusqu'à la passerelle du bateau mais ne la traversait jamais.

– Il avait pas le pied marin, déduisit l'intarissable Dédé.

– À mon retour je le retrouvais assis tranquillement sur le quai.

– Tu lui avais mis un nom ? demanda le curieux.

– Oui. Le premier qui m'est venu : Surprise.

– Surprise ? C'est pas un nom pour un chien ça.

– C'est parce qu'il était venu par surprise, tu comprends ?

– Ah ! Et s'il était venu dans ton dos, tu l'aurais appelé « Derrière » ?

– Oh Dédé ! Tu la ferme quelle heure l'usine à conneries, déplora Norbert ?

– Oh ! Ça va. Si on peut plus plaisanter...

Pierrot reprit son récit sous les regards attentifs de ses copains.

– Le soir, j’ai voulu le ramener chez moi. J’habitais pas loin de la forme. Je savais que ma mère rouspèterait pas trop. Elle aussi, elle aimait bien les bêtes. Mais quand j’ai pris mon vélo, il m’a regardé gentiment puis il est parti de son côté. J’ai eu beau l’appeler et le siffler, il a rien voulu savoir. Je pensais que je le reverrais plus et j’avais un peu de peine. Mais, après tout, c’était sa vie...

– Il était peut-être allé retrouver son ange gardien, rigola Dédé sous le regard affligé des autres.

– Le lendemain matin, en arrivant au quai, je suis allé déposer mon vélo à la salle de contrôle, comme d’habitude. J’ai noté les consignes et je suis parti pour ma première inspection. Quand j’ai eu fini, je me suis dirigé vers ma « planquette » habituelle. Et devinez qui m’attendait, tranquillement couché sur son rouleau de cordes ? Vouei ! Mon Surprise. Il avait l’air tout heureux de me voir. Il m’a léché la figure, puis, comme la veille, il m’a tendu la patte.

– C’était un chien bien poli, remarqua Dédé.

– Oui. C’est pas lui qui couperait sans arrêt la parole aux autres, lui lança Jeannot.

– On a passé la matinée ensemble. A midi on a encore partagé mon repas. J’avais dis à ma mère que je me sentais une faim de loup pour qu’elle remplisse bien ma gamelle. L’après-midi on a inspecté ensemble tous les branchements. Puis le soir venu, j’ai encore essayé de l’emmener chez moi. Mais, comme la veille, rien à faire. Il est encore parti de son côté, comme s’il rentrait chez lui après une journée de travail.

Jeannot regarda Dédé, attendant une remarque qui, heureusement, ne vint pas.

– Le lendemain, la première chose que j’ai faite, c’est d’aller voir si Surprise m’attendait sur son tas de corde. Il n’y était pas. Je l’ai appelé, sifflé, mais rien à faire. Pas de Surprise.

– C’était la surprise, jeta Dédé furtivement.

– J’espérais le voir arriver à midi. Surtout que j’avais apporté un beau morceau de rôti de veau. Mais il s’est pas montré. Moi, du coup, j’avais plus faim. Je m’étais habitué à cette bête. C’était devenu mon copain et j’aurai voulu le garder. Mais je sentais bien que je le reverrais plus. Et j’étais triste.

– Je te comprends murmura Dédé. Moi quand j’ai perdu mon chien...

– Quand tu as tué ton chien à la chasse !

– C’est encore pire. Et j’étais bien malheureux.

– C’est sûr. Mais tu nous raconteras ça une autre fois.

Pierrot reprit son récit.

– Vers trois heures un matelot est venu m’avertir que le courant était coupé sur le bateau. Alors j’ai suivi le câble. Vers le milieu du quai j’ai vu qu’il était écrasé. Un camion grue, ceux qui avaient à l’arrière des roues en métal juste recouvertes d’un caoutchouc de 3 ou 4 centimètres d’épaisseur, était passé dessus. On en voit plus des camions comme ça maintenant. Deux des quatre fils plus gros que mon pouce qui passaient dans le gros câble, étaient presque complètement dénudés. L’un était sectionné. J’ai demandé à un ouvrier qui regardait les dégâts d’aller dire au responsable de la salle de contrôle de couper le courant sur cette ligne. Pour faire la réparation, je devais couper le câble à la scie à métaux pour le raccorder à nouveau à l’aide d’un boîtier spécial.

– Il y avait combien de courant dans ces fils ? demanda Norbert.

– C’était ce qu’on appelait la force motrice : 440 volts triphasé.

– Valait mieux pas y mettre les doigts, fit remarquer Jeannot.

– Surtout si tu voulais pas te retrouver maquillé en saucisse grillée, confirma Norbert.

– L’ouvrier est revenu m’annoncer que le courant était coupé. J’ai pris ma scie de la main droite et j’ai avancé ma main gauche vers la partie dénudée du câble. Mais avant que j’y arrive, une masse énorme m’avait bousculé et jeté cul par-dessus tête à deux mètres du câble. A moitié « ensuqué » j’ai vu mon brave Surprise, sorti de je sais pas où, qui m’avait sauté dessus avec une force incroyable. Je comprenais pas ce qui lui arrivait. C’était pourtant pas son genre de me faire du mal.

– Un coup de folie, peut-être. Après tout, tu le connaissais pas depuis longtemps.

– C’est ce que j’ai cru sur le moment. Mais en me retournant, ce que j’ai vu m’a enlevé cette idée. C’est qu’en me jetant de l’autre côté il était retombé sur le câble dénudé. Il avait poussé un petit cri puis s’était tordu comme un sucre d’orge avant d’être jeté près de moi par la force du courant. Mort ! En sauvant ma vie il avait perdu la sienne.

Un silence ému s’installa pour un instant. Pierrot reprit enfin d’une voix sourde.

– Parce que, oui ! Il m’avait bien sauvé la vie, mon brave Surprise. L’autre imbécile de la salle de contrôle s’était trompé de manette ! La ligne était toujours sous tension !

– Quel con ! dit Jeannot, résumant la pensée de tous.

– Moi je caressais mon copain allongé à côté de moi pour le réveiller. Mais, rien à faire. Il avait la bouche entr’ouverte. Et, c’est curieux mais c’est vrai, j’avais l’impression qu’il me souriait.

– Tu penses qu’il l’avait fait exprès de te sauver la vie ? demanda Norbert.

– Sûrement, affirma Dédé tout bas. Moi j’en suis sûr.

– En tout cas, on aurait dit que pendant trois jours il n’avait attendu que ça, murmura Pierrot pensif.

– Peut-être qu’il le sentait, supputa Dédé. Les chiens sont doués pour ça.

Une intense réflexion se lisait sur les visages devenus graves des quatre amis. Dédé n’avait plus envie de plaisanter. Pierrot reprit le fil de son récit.

– Mon chef d’équipe, prévenu de la coupure est arrivé à ce moment là. L’ouvrier qui avait tout vu lui a expliqué la chose pendant qu’il m’aidait à me relever. Il a vu que je pleurais. Il m’a dit de rentrer chez moi et de prendre deux ou trois jours de repos.

Autours de la table le silence était devenu palpable. Au bout d’un long moment Pierrot reprit :

– J’ai appris plus tard que mon chef d’équipe était allé à la salle de contrôle pour rappeler ses responsabilités au gars de permanence. Il paraît que quand il a eu fini de lui expliquer, l’autre avait deux dents cassées et un œil fermé.

– C’était bien payé dit Jeannot.

Encore un silence. Puis Pierrot parla à nouveau, d’une voix toujours enrouée.

– J’ai jamais su ce qu’on avait fait de mon Surprise. Je l’ai jamais demandé et personne ne me l’a jamais dit. Moi, j’aurais aimé lui faire une tombe pour aller le voir de temps en temps et le remercier. Bien sûr, c’était pas possible. Mais je l’ai jamais oublié, vous savez ? Jamais.

La voix du conteur s’était cassée. Personne ne fit de commentaire. Ces hommes qui en avaient vus d’autres durant leur longue vie, avaient la gorge serrée par l’émotion.

Enfin Pierrot, après s’être raclé la gorge, s’adressa à l’inquiet d’une voix plus claire.

– Tout à l’heure, Dédé, tu m’as demandé si je croyais aux anges gardiens. Et moi maintenant je te pose la question : Est-ce que tu crois qu’un ange gardien peut se déguiser en chien blanc aux yeux bleus juste le temps de te sauver la vie ?

Personne ne répondit. Toutes les têtes étaient baissées.

Le silence s’éternisait.

C’est Dédé qui le rompit enfin.

– Un ange passe, dit-il simplement.

Ses camarades sourirent enfin, comme soulagés. Sans se concerter, avec un ensemble parfait, ils saisirent leur verre et le levèrent comme pour un toast muet. Peut-être porté à la mémoire d’un chien blanc aux yeux bleus disparu depuis plus de soixante ans.

\*

\*      \*

Juillet 2009

